

GEORGES NAVEL

**SABLE
ET LIMON**

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 1952, pour la première édition,
1989, pour la présente édition.*

En affectueux hommage à
BERNARD GROETHUYSEN
et
ALIX GUILLAIN
pour qui ces pages ont été écrites.

L'HISTOIRE, MONDE INTELLIGIBLE

En France, on n'imagine guère qu'un philosophe puisse être modeste. S'il l'est évidemment, on décide en général que ce n'est pas un vrai philosophe. Et pourtant la modestie fut, au pays même de la métaphysique, l'aventure d'une grande école.

Fichte, Schelling et le plus grand des trois : Hegel, n'eurent pas plutôt fini de développer les majestueuses spirales et les avenues de leurs systèmes, que chacun se sentit déçu. Tout était expliqué, et plus rien ne semblait valoir la peine de l'être. La plus petite roue de l'univers avait désormais sa place et son rôle. Simplement, on avait perdu l'envie de la faire tourner. Comme dans une famille, où le père prononce à chaque coup le mot juste, la sentence définitive : les enfants ne sont pas longs à s'apercevoir qu'il empêche tout le monde de réfléchir. « Mais enfin moi (se demandent-ils) qu'est-ce que j'ai à voir là-dedans ? » Bref, la pensée était à recommencer.

L'on sait de quelle façon la recommencèrent — à partir du père Hegel, tout de même contre lui — Marx, et Kierkegaard. La solution de Dilthey fut d'allure plus timide. L'on décida qu'un homme seul, fût-il le plus grand génie du monde, demeurerait incapable de résoudre tous les problèmes que ce monde lui posait. Il y en avait trop, et de trop divers, pour que la maigre expérience d'un individu — au surplus, limité par les mythes de son milieu, par les aspirations de son temps — y pût suffire. Hegel lui-même, ici et là, avait dû tricher. Dilthey et ses élèves firent donc le rêve d'une philosophie à la seconde puissance, qui commençât par épouser — quitte à les dépasser par la suite — les diverses façons qu'ont eues les hommes, non pas seulement d'imaginer, mais de s'appropriier les choses : les

expériences et les réflexions des hommes de loi comme des poètes, et des capitaines comme des philosophes (dont les systèmes allaient apparaître dès lors comme le signe d'autre chose, qu'il appartenait au métaphysicien de dégager). Il s'agissait de comprendre tant de réflexions, il s'agissait même de les reproduire et de les mimer ; la synthèse viendrait plus tard. Bref, une philosophie historique devait dépasser l'histoire d'autant que l'Encyclopédie, qui nomme et classe les objets, les animaux et les terres, dépasse le récit d'un explorateur naïf.

Telle fut l'œuvre que Groethuysen, élève et ami de Dilthey, poursuivit de son côté, dans l'Anthropologie philosophique et dans les Origines de l'esprit bourgeois. L'on verra, dans les essais qui suivent, de brefs croquis en marge de l'Anthropologie. Ne soyez pas dupe de leur aspect aimable ou familier. Ils visent plus haut, et cette visée fait leur âme. Il ne s'agit de rien de moins que de travailler à former, de menues pièces et de morceaux, le nouveau monde intelligible.

L'AMOUR DE L'ADVERSAIRE

Mais en attendant que ce monde soit constitué ? Eh bien, Groeth tenait que le philosophe digne de ce nom doit éviter jusque-là de se prononcer. (Et qui oserait trancher du détail, quand il ignore le Tout ?) A cela, tout bénéfice.

Car c'est le paradoxe, c'est aussi le danger, du système, du traité — de l'écrit en général — qu'il exprime moins une pensée en action qu'une pensée arrêtée : une pensée qui n'est plus là. « Descartes, disait (à peu près) Groeth, réfléchit, il réfléchit, réfléchit. Puis il trouve : " Je pense, donc je suis ", et il cesse de réfléchir. »

Voilà un propos qui m'a longtemps étonné. Je me demande s'il ne fait pas enfin trop belle place à l'erreur, peut-être au mensonge. (Mais sommes-nous capables de mentir ?) Chez Groethuysen, il ne cédait, en tout cas, qu'à la plus vive indépendance.

Par nature, Groethuysen préférait les questions aux réponses. Ou plutôt il n'avait de repos qu'il n'eût retrouvé, sous chaque réponse, la question qui la provoquait : sans cesse en quête d'une pensée qui n'arrêtât pas la pensée, et pour le reste faisant confiance à l'esprit, tout assuré qu'il n'est point d'idée — si absurde ou folle

qu'elle paraisse — qui ne tienne aux autres idées par quelque fil ténu.

Indépendance est peu dire. Tel, qui prétend aimer la liberté, n'a de cesse qu'il n'ait fait mettre en prison les ennemis (dit-il) de la liberté. Mais Groethuysen témoignait de cette liberté la forme la plus noble — ou la seule, — qu'on puisse nommer de ce nom. Il préférerait à ses idées les idées de ses amis — celles même de ses indifférents, ou de ses adversaires. Il tenait que chaque pensée mendie d'être repensée. Ainsi parcourait-il le monde des doctrines et nulle idée, qui se présentait à lui, ne l'avait attendu en vain.

Non que sa foi politique fût tiède, ou indécise. Il était marxiste, et communiste de stricte observance : c'est ainsi qu'Alix Guillaïn et lui ne se marièrent pas, se brouillèrent avec leur famille et refusèrent l'héritage de leurs parents, n'acceptant de rien posséder que les livres, dont Groeth avait besoin pour son travail. Groethuysen aurait laissé mettre en prison certains ennemis de la liberté. Mais il serait allé, je crois, chaque jour leur porter des oranges, et s'entretenir avec eux. Finalement, il aurait passé toute sa vie en prison.

Il y a eu, dans l'histoire des Lettres, une autre époque, où les écrivains se sont trouvés saouls de systèmes et de perfection : aux temps de l'Encyclopédie, précisément. Alors aussi, l'on a dû préférer à l'accord la dissonance (ou plutôt l'on n'a point imaginé d'accord, qui ne fût à base de dissonance.) Alors aussi l'on a pu louer d'un écrivain la variété, les retours, les contradictions. « Quand je me rappelle l'étonnante multiplicité de ses connaissances, le tumulte impétueux de son imagination, tout le charme et tout le désordre de ses entretiens, j'ose comparer son âme à la nature telle qu'il la voyait lui-même, abondante en germes de toute espèce, douce et sauvage, simple et majestueuse, mais sans aucun principe dominant... » C'est ainsi que Meister parlait de Diderot, et que nous parlons de Groethuysen. Il se trouvait chez lui dans l'univers de la pensée, et naturellement à l'aise comme chacun de nous peut l'être dans son corps.

GROETH DANS SON ATELIER

Groethuysen portait dans l'expression je ne sais quoi d'orageux et de violent, qui tenait peut-être à ce que les muscles du visage, à la différence de ceux du corps, donnaient de prime abord le sentiment

de la force ou de l'exercice. Le sourcil était plutôt barbare. Les yeux dans leur grotte, entre vert et gris argent, prompts à fringuer et à ciller. Le buisson des cheveux par le haut, de la barbe par le bas, privait de forme fixe une face pâle et changeante.

Somme toute, rien dans ses traits n'annonçait la moindre tendresse. Pourtant, je n'ai jamais vu mécontent ni haineux un visage si bien fait pour se rembrunir. La bonté, qui était grande, qui était chaude et sûre, demeurait chez lui toute d'invention.

Il parlait en allant et venant dans son atelier, un cache-nez autour du cou. Qu'il fût en caleçon, en pyjama, en pantalon (qu'il oubliait parfois de boutonner), c'était toujours avec la même vivacité, et fumant sans arrêt des bleues (quand il en avait) et durant l'occupation, de l'eucalyptus ou des cigarettes faites d'un curieux mélange d'herbes, que roulait tous les soirs Alix. La cendre en tombant faisait sur son veston des sources et des nuages, des sortes de rêves d'encre, qu'Alix attentive venait secouer ; parfois aussi (avec l'eucalyptus) de petits incendies, que chacun s'employait à éteindre. Et l'on avait vaguement l'impression que sa figure, s'il s'approchait un peu plus de vous, allait devenir trop vaste pour être encore tout à fait vraisemblable.

Pendant lui se défiait extrêmement des choses. Il avait certaine façon, que je n'ai vue qu'à lui, de surveiller de travers un réchaud, une bouilloire électrique, comme on regarde une petite bête sauvage. Il suffisait pour l'effarer qu'un robinet à gaz se mît à siffler : et si Alix était absente, il courait aussitôt chez nous — car nous habitons, à l'époque, deux ateliers voisins — pour demander conseil.

Pourtant cet homme craintif, qu'un objet, un enfant, un animal, un ignorant parfois intimidait, rayonnait la confiance. Sitôt qu'il était là, chacun se sentait protégé ; mais protégé, c'est peu dire : accru, enhardi, capable de tout. Que ce fût au bistrot, à la revue, dans un palais, il prononçait chacun dans sa dignité. Il ne nous fût pas venu à l'esprit d'être jaloux de l'extraordinaire richesse et de la variété de ses propos, et je crois qu'il avait cette délicatesse particulière aux timides — aux meilleurs des timides — qui savent ne jamais intimider autrui.

Jean Paulhan

BERNARD GROETHUYSEN

J'ai connu un Ukrainien dont la voix était si virile, si riante, d'une santé si riche dans la simple conversation, que son coffre semblait contenir les charges et les sonneries d'un régiment de Cosaques ; les voix de Parisiens, métallurgistes ou gars du bâtiment, semblaient fluettes, anémiques près de la sienne.

Chez Bernard Groethuysen la grande santé russe s'était saisie de l'intelligence. Il échappait à la neurasthénie dont sont plus ou moins touchés les représentants de la conscience. Je ne l'ai jamais vu maussade ou déprimé. Il paraissait quitte des misères humaines, ennuis, lourdeurs, maladies. Les veilles et l'usure épuisante d'une activité cérébrale soutenue ne le marquaient jamais de fatigue. Il irradiait de bonheur à sa manière tout autant qu'un jeune athlète qui rentre des sports d'hiver renouvelé par le soleil et l'air de la haute montagne, mais son bonheur ne semblait pas animal.

Il habitait son corps comme une âme un nuage ; une énergie douce, spirituelle, ensoleillée y circulait. J'aimais le voir aller et venir, marcher à petits pas d'inspiré. Il semblait sans poids, il pensait en s'aidant de ses jambes, il méditait de la tête aux talons, noble et bonhomme.

Il ressemblait à Verlaine, à Kropotkine, à Socrate, mais j'aurais bien vu, en regardant son très beau front, sa barbe et ses cheveux gris, sa tête, sur les épaules d'un Père Eternel, plus fraternel et moins chef de tribu. Dieu, en ressemblant davantage à Groeth aurait gagné en humour.

En rencontrant Groeth, j'étais comme admis près d'un Dieu le Père, sensiblement amélioré, pour lui raconter au jour le jour ma vie, m'y reconnaître. C'était un esprit sans limites, sans

barrières, d'une infinie bonté. Son intelligence était généreuse, contagieuse, enrichissante. Rien d'humain ne lui était étranger. J'aurais pu vivre avec patience des jours plus durs pour le bonheur d'être en face de Groeth et de lui raconter mes « expériences ». Il n'était pas nécessaire d'être un grand ceci ou un grand cela, d'avoir du galon littéraire pour lui prendre son temps, obtenir son audience affectueuse. Manœuvre ou ambassadeur, on était dans la société du grand esprit un autre esprit aussi détaché des distinctions sociales qu'une âme après la mort.

Aristocrate mais non bourgeois, il préfigurait l'homme fraternel de l'idéale société sans classe. Il me suffisait de penser à Groeth, de lui écrire, pour être heureux et délivré de la solitude. De loin, j'ai beaucoup vécu avec lui. Je le rencontrais familièrement, je l'admirais religieusement. C'était une planète, il contenait ses amis. Il dirigeait la conversation sur les sujets qui leur tenaient le plus à cœur, il intervenait par saillies, il créait un climat d'humour. J'aimais la nature de son sourire, sa voix assourdie, la lumière spirituelle de ses yeux. Il agissait par son être plus encore que par ses propos. Après une conversation plaisante, amicale, familière, je quittais Groeth transfiguré comme si j'abordais la vie avec un peu de son âme. Je débordais de reconnaissance, j'étais cousin avec tout ce que la terre portait, comme si la Création était l'œuvre d'un Dieu plein d'humour, présent lui-même dans toutes les formes. Pour quelques jours, j'étais un frère.

LES AMANDIERS

Assez loin du bord de mer, j'avais loué en plein maquis des Maures une bonne maison paysanne ; quarante hectares à flanc de colline abrupte étaient devenus mon domaine. Mon propriétaire se réservait le profit des coupes de pins, de l'écorçage des chênes-lièges, rapport fictif de sa rocaille que l'incendie, quelques années plus tôt, avait ravagée. Son domaine était d'épines, de broussaille impénétrable où quelques pins brûlés restaient debout. L'incendie avait laissé intact un bois de chênes-lièges proche de la maison. Paradis pour les geais dont les jacassements me tenaient compagnie dès le matin et je voyais sauter, en ouvrant mes volets, une famille d'écureuils d'un chêne à l'autre. Ces beaux arbres, une allée d'énormes micocouliers, adoucissaient la sauvagerie de l'endroit.

En élevant des poules, des lapins, des abeilles, j'espérais tirer ma subsistance, lutter, vaincre la nature, faire pousser des légumes, loin des patrons, des chantiers, des bourgeois, vivre libre, dans une heureuse pauvreté. J'avais trente ans, des illusions, il en fallait pour ma tentative. Mon capital d'entreprise se limitait à trois mois de vivres, le temps d'atteindre à la récolte des pommes de terre, et d'un carré de haricots verts. Une poule que j'avais fait couvrir se promenait avec ses poussins, base de mon élevage futur. Dans une caisse mon clapier se limitait à une mère lapine et sa nichée. Pour cheval, j'avais mes bras et pour charrue la bêche et la houx. La poule et ses poussins, la lapine et sa nichée, étaient ma seule compagnie domestique. Pionnier d'un foyer futur, je vivais momentanément seul. Pour ne pas perdre l'usage de la parole et pour entendre la voix humaine, je lisais le soir à voix haute et, pour égayer mes esprits que la sauvagerie de

la vallée parfois assombrissait, je chantais à tue-tête en allant au boulot, dos nu, mon bêchard sur l'épaule. J'éprouvais moins le besoin de m'égosiller si je travaillais près de la maison, son entour portait trace du travail des hommes. Des murettes soutenaient des terrasses étagées encore plantées de quelques rangées d'oliviers, un bout de pré en pente leur faisait suite. Hors de là le chaos et le maquis me tenaillaient. En m'installant à la fin de l'hiver, j'avais commencé par civiliser les abords, reconstruit un haut mur en pierres sèches qui soutenait devant la maison la terrasse de l'allée aux micocouliers, refait par endroits les murettes du terrain à mettre en culture, reconquis l'éventail de sentiers envahis par la ronce et les cistes ou ravinés par les pluies. Ce que je gagnais sur la ruine et la sauvagerie m'aidait à supporter ce désert.

Le temps pressait pour les fèves et les petits pois et même les pommes de terre, les semences que j'allais confier à la sécheresse du sol en ne pouvant compter que sur les dernières pluies de printemps pour l'arrosage. J'avais eu tôt fait de retourner, au bêchard, une vingtaine d'ares de terre. J'étais inquiet en plantant des pommes de terre, il me semblait que le sol les garderait telles quelles et c'est avec soulagement que j'avais vu les premiers plants sortir. Du légume dépendait mon avenir, la possibilité d'établir mon foyer dans cette sauvagerie.

Haut dans la colline, je pouvais disposer d'une parcelle pour le jardin d'été, une source alimentait un bassin d'arrosage. J'avais repris à la ronce et aux fougères ce sol privilégié en m'aidant du feu pour dégager ses abords d'un fouillis de ronces et d'herbes sèches. Mes efforts étaient plus rudes, là-haut, la solitude après quelques heures de travail devenait accablante. Ma vue portait sur deux escarpements de broussaille, la crête d'en face à l'horizontale s'agrémentait d'une ligne de pins brûlés, réduits par la distance à une sarabande de balais.

Ce qui me soulageait c'était de regarder le toit de ma maison et, tant que mon feu durait, le filet de fumée s'échappant de la cheminée. J'étais plein de vigueur, galvanisé au lever par une douche sous la cascade d'un petit torrent qu'alimentaient les pluies d'hiver. Nourri de farine, d'épaisses crêpes sautées à la poêle, je pouvais travailler avec ardeur en ignorant presque la fatigue. Le soleil de février, lumière plus que chaleur, sur ma peau nue, exaltait mes forces. Mais, malgré le besoin que

j'apportais à maintenir ma vitalité, l'entourage de broussaille m'était pénible. Je combattais la griffe du maquis avec une angoisse où entraient le doute dans la réussite de mon effort, un sentiment de faiblesse devant la défaite, la ruine de l'ouvrage des gens qui, sur ces lieux depuis longtemps à l'abandon, m'avaient devancé. Des murettes qui soutenaient le terrain d'un bois de châtaigniers n'étaient plus qu'un amas de pierres. Le bois s'était réduit à une trentaine d'arbres moribonds, pleins de branches mortes, les troncs creux marqués par la foudre et le passage du feu. De grands cadavres gisaient dans les ronces et les fougères. Peu dangereux à une saison où le sol est encore humide, mes grands feux faisaient place nette autour du jardin. Mais la broussaille m'environnait encore trop sur la tache de terre brûlée que je défonçais au bêchage. Je tenais à gagner là le plus de terre possible. L'eau du bassin s'échappait abondante. Je ne me doutais pas qu'en été la source réduirait son débit à un point qui ne me permettrait plus que d'arroser un carré de terre guère plus grand que la chambre d'un philosophe.

Un ami de la région parisienne me fit l'envoi d'une ruche. Malgré l'absence d'aération, l'expédition faite dans une saison favorable, les abeilles étaient arrivées bien vivantes. L'oreille plaquée au bois, j'écoutais leur bourdonnement. Le moment était proche où d'un coup de tournevis sur la baguette d'entrée, j'allais délivrer ces enrégées. Jusque-là je n'avais jamais touché à une ruche. Si j'allais jouer au dompteur en rendant la liberté à des abeilles mécontentes, je me rassurais en me disant que mon geste était moins dangereux que d'ouvrir la cage à un lion. J'avais porté sur mon épaule la caisse contenant la tribu frémissante jusqu'à l'ombrage d'un énorme chêne-liège qui la protégerait du soleil d'été. Pas loin de la maison, les abeilles me tiendraient compagnie. D'un coup de tournevis j'avais enlevé la baguette, puis vite soufflé un peu de fumée dans l'entrée découverte. Pendant que j'observais leur mouvement, mes abeilles étaient sagement sorties de plus en plus nombreuses, s'élevant, tournoyant autour de la ruche. Après le trouble du voyage, elles s'orientaient en décrivant les cercles du vol de repérage avant de foncer. Le mouvement d'allées et venues n'avait pas tardé à s'établir. Les cistes à larges boutons riches en pollen, la bruyère de printemps abondante en nectar commençaient à fleurir. Gorgées de nectar ou bottées de farine en petites boules jaune ou

ocre qui chargeaient leurs deux pattes arrière, les abeilles revenaient de la colline.

Depuis ce jour, le maquis commença à me devenir plus sympathique, mes abeilles l'apprivoisaient. Je regardais le sol, chaque plante, avec un œil d'apiculteur. La floraison des genêts épineux qui couvraient la montagne de nappes jaunes avait représenté, à mes yeux, plus qu'une passagère splendeur : des espérances d'avenir pour un grand rucher. Les abeilles étaient d'humeur douce. Je venais, tous les jours, passer un peu de temps auprès d'elles, j'observais leur mouvement. Leur bourdon m'était agréable à entendre comme le jet d'eau d'un patio andalou. Leur activité me divertissait de l'immobilité des arbres. La colline m'était devenue moins étrangère depuis que leur vol l'explorait. J'avais senti mon travail plus proche quand elles avaient butiné mon champ de fèves en fleurs. D'une visite à l'autre, je n'observais rien de plus que le premier jour sauf, une fois, leur sortie massive pour un vol d'artifice m'avait inquiété avant de voir la ruche revenir à sa vie normale, le va-et-vient des butineuses. Certaines assez étranges revenaient couvertes de poussière recueillie sur des arbres avec leurs pattes et leur duvet pour en faire une sorte de poix. Au renouvellement de leurs feuilles, les chênes-lièges ont un genre de floraison. D'abondants et fins chatons plus fragiles que ceux du noisetier, se mêlent aux jeunes pousses. Les abeilles n'avaient qu'à s'élever un peu pour trouver leur pollen dans l'arbre sous lequel j'étais allongé. Magnifique chêne aux branches largement éployées, fortes au départ comme des torsos d'hommes, que j'aurais moins admiré sans les abeilles piquetant son feuillage du vol de toute la tribu butineuse. Sous l'arbre qu'elles enveloppaient de leur bourdonnement la lumière me semblait plus belle, le ciel plus profond. Une fine pluie de grains de chatons crépitait doucement sur la couche de feuilles mortes. Fermant les yeux, je m'engourdissais un moment, j'essayais d'être du sol et du temps de saison, de l'arbre, de la plante ou de la pierre, de participer à la quiétude de la vie végétative. Après les fatigues du matin, je trouvais là, chaque fois, de nouvelles forces pour supporter mon isolement plus pénible que ma tâche de défricheur.

Je me posais peu de questions sur la vie de société des abeilles. Protégé par le voile, muni de l'enfumeur, après avoir soufflé un peu de fumée au trou de vol, un jour je m'enhardis à

GEORGES NAVEL

Sable et limon

En 1935, Georges Navel, l'auteur de *Travaux* et de *Parcours*, tente une expérience de retour à la nature, dans les collines des Maures. Il s'installe aux Amandiers, un domaine qu'il afferme : quarante hectares de brousse et de rocaïlle, à flanc de colline abrupte, avec quelques parcelles de terre cultivable, qu'il défrichera. Sol ingrat. L'eau manque. Il élève aussi des abeilles. Longtemps les Amandiers resteront l'abri, le havre dans des moments difficiles. L'aventure continue. Le fermier devient ouvrier agricole. Ce Robinson est né prolétaire et le restera.

Cette expérience est racontée sous forme de lettres au philosophe Bernard Groethuysen et à la compagne de celui-ci, Alix Guillain. Aussi *Sable et limon* est-il à la fois un monument à une amitié que la mort seule a interrompue et un document unique par sa diversité et sa richesse. En poète et en psychologue l'auteur y aborde tous les sujets vivants avec le bon sens et le regard neuf des vrais créateurs.

La présente édition comporte quatre réponses de Groethuysen et une d'Alix Guillain qui ont pu être retrouvées, ainsi qu'une présentation de Groethuysen par Jean Paulhan.



9 782070 713578



89-II

A71357

ISBN 2-07-071357-1

160 FF tc